Cyrielle Billaud

# Entre la Peur et la Douleur

*Tome 1*

EDILIVRE.com

Cyrielle Billaud

# Entre la Peur et la Douleur

*Tome 1*

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4759-3
Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

# Sommaire

1– Une douleur est superficielle mais elle laisse des séquelles incurables ..... 7

2– Le regard des autres nous rend soit plus fort, soit vulnérable ..... 19

3– Les masques finissent toujours par tomber ..... 35

4– C'est lorsque l'on pense avoir atteint le fond que l'on se rend compte que le gouffre n'a pas de fin ..... 49

5– Un soutient extérieur suffit pour survivre ..... 67

6– Les blessures sont nécessaires pour nous faire grandir ..... 91

7– C'est avec une émotion intense que l'on puise la force d'arracher nos chaines pour avancer ..... 103

8– Recommencer, redémarrer, pour oublier ce que l'on est ..... 119

9– La vie nous vole ce que l'on a de plus précieux 131

10– Même les souvenirs les plus enfouis finissent par resurgir du passé et nous envahir ..... 141

*Parce que l'on vit dans un présent douloureux qui fait redouter le futur et nous rend nostalgique du passé.*

# 1
# Une douleur est superficielle mais elle laisse des séquelles incurables

Je les suppliais de me lâcher, mais les types de mon lycée ne m'écoutaient pas. Je me débattais encore et encore, mes muscles me faisaient défaut, contre six gros bras bien entraînés. Je décidai de me laisser faire, afin qu'ils me laissent rentrer chez moi, sinon je me ferais gronder par ma mère. Mais les garçons continuèrent à me harceler, à me défigurer. Puis, lorsqu'ils en eurent assez, ils me laissèrent en plan, là, au milieu des bois. Je tombai lourdement sur le sol humide, ils me jetèrent ce qu'il restait de mes vêtements, et s'enfuirent en courant vers la petite rue St-Balkans. Je me relevai, enfilai les lambeaux de ma robe et mis mon long manteau par-dessus afin de cacher mon habit. Je me léchai la main et essuyai la marque bleue qui devait recouvrir ma joue gauche. Je repris mon sac et marchai lentement quelque temps, en direction de la maison, tout en réfléchissant à ce que je dirais à Carla, pour expliquer ce retard.

*
* *

J’habitais, avec ma mère, dans un quartier mal famé des environs de New York. Cette ville que chacun se représente comme la plus belle du monde entier, moi je connaissais chaque parcelle de ses coulisses bien cachées au reste du monde. J’étais rentrée au lycée « Englewood High School » le mois qui avait suivi notre déménagement. Avant cela, nous vivions tranquillement dans le New Jersey, cependant, suite à un problème financier, nous fûmes obligés de déménager. Ma première année dans ce lycée n’avait pas été facile mais pour bien d’autres raisons que celle dont je m’étais préparée. En effet, ce que j’avais craint en y rentrant était l’anonymat dans lequel j’étais certaine de tomber. M’étant habituée à une certaine popularité dans mon lycée précédant, je ne voulais pas la perdre. À mon arrivée, comme je le craignais, tous me regardaient avec des yeux réprobateurs et réducteurs. Mais cette période ne dura pas, d’une certaine manière, je retrouvai vite ma popularité, mais pas vraiment dans le sens que je l’entendais. Cette fois-ci, elle prit forme avec un intérêt masculin dont je n’avais pas l’habitude. Ceux-ci se mirent à me courir après à tort et à travers. Je ne pouvais faire un pas sans qu’un ne se trouve à mes pieds ! À vrai dire, cette situation me plaisait, au début. Plus je ne répondais pas à leurs avances, plus ils m’en faisaient. Je faisais donc semblant de ne pas être intéressée pour que ça ne s’arrête pas. Mais un trimestre plus tard, les choses avaient pris une tout autre tournure. Ils avaient fini par se rendre compte de mon petit jeu et l’ont plutôt mal pris. En fait, ils

avaient commencé à devenir brutaux, verbalement d'abord : ils me traitaient par des noms réducteurs et méchants. Je refusais de les croire, je n'étais pas ce qu'ils prétendaient, je ne voulais pas l'être. Et puis un soir, les trois plus costauds m'avaient suivie après les cours. Je les avais entendus ricaner dans mon dos, riant déjà de ce qu'ils allaient faire. Je pris peur et me mis à marcher plus vite. Ils avaient accordé leur rythme au mien. Je courais presque, j'avais atteint la forêt que je devais traverser. Je me souviens avoir été terrifiée à l'idée même de m'engouffrer à l'intérieur : elle avait semblé sans fin. Mon hésitation leur avait permis de prendre l'avantage et de m'atteindre. Je n'avais jamais vu pareille haine mêlée à l'envie qui régnait dans leurs yeux. L'un m'avait attrapée par le bras pendant que les deux autres ne cessaient de m'humilier verbalement. Je m'étais retrouvée propulsée sur le sol et lorsque ma tête était allée heurter une pierre, tout était devenu flou. Je ne garde qu'un vague souvenir de ce qui s'était passé ensuite, mais je peux très bien le deviner. Cette scène se répétait désormais tous les vendredis soirs. J'avais beau crier, autant que je pouvais malgré leurs mains qui collaient mes lèvres entre elles, pleurer, supplier, les assommer de coups, rien n'y faisait. Leur désir et leur colère, dont j'étais la seule responsable, étaient bien plus forts que mes pitoyables défenses.

J'avais tenté de convaincre ma mère qu'une voiture me serait indispensable pour me rendre au lycée, mais n'ayant pu fournir de raison suffisante, elle m'avait assuré que « pouvoir acheter à manger et payer le loyer était plus important. Surtout pour quelque chose dont je pouvais très bien me passer et utiliser mes jambes pour marcher. » La seule fois où

j’avais abordé le sujet, ça n’avait été que remontrances sur remontrances.

*
* *

En arrivant chez moi, comme d’habitude, ma mère me demanda pourquoi j’étais en retard :

– J’ai été retardée par les travaux, lui avais-je dit, ce jour-là. Je lui avais parlé tout en cachant ma joue. Je montai dans ma chambre, pris du fard à joue, et en recouvris ma blessure qui virait au mauve clair.

« Cela devrait suffire » m’étais-je dit en me regardant dans le miroir. Mes fines boucles blondes étaient recouvertes de terre au niveau du crâne. Je passai un rapide coup de mains et elle s’émietta sur le sol. Je me mis un foulard afin de cacher les marques qui recouvraient mon cou. J’essuyai les quelques larmes qui commençaient à couler sur mon visage et je descendis rejoindre ma mère, pour ne pas éveiller ses soupçons.

Le terme de l’année arriva. Il ne me restait, si tout se passait bien, plus qu’une année à faire. Et j’espérais secrètement qu’elle serait meilleure que les deux précédentes. Pour cela, je m’étais convaincue que je devais mettre un terme à ces agressions. Pour moi, le seul moyen qui pouvait marcher était de leur parler directement, peut-être avaient-ils un tant soit peu de bon sens. J’avais tenté chaque semaine, depuis un bon mois, de leur faire face et de leur parler. Je ne savais pas vraiment ce que je voulais leur dire, j’hésitais entre ma douleur, qui ferait appel à leurs sentiments, ou bien à ma haine, qui nécessiterait leur peur, ou encore ma

diplomatie, pour cela ils devraient être capables de raisonner et de comprendre. Je les pensais dotés d'aucun de ces aspects. Finalement, le dernier jour arriva, donc ma dernière chance. J'avais passé la journée à m'imaginer tous les scénarios possibles, aucun d'eux ne me semblait satisfaisant. La fin des cours arriva plus vite que je ne l'avais envisagé. À l'identique des autres vendredis, ils me suivirent à la sortie. Mais cette fois-ci, je ne leur laissai pas le temps de m'atteindre, c'est moi qui me retournai face à eux. Plusieurs sentiments traversèrent alors mon esprit : haine, mépris, peur, douleur, doute, regret. Toutes mes stratégies se mélangèrent, je ne savais plus quoi faire. Je fus cependant satisfaite de la surprise que je leur avais procurée. Ils s'étaient arrêtés net lors de mon demi-tour, bouche bée, pareils à des statues de pierre identiques, ils n'avaient pas bougé. Le premier, le « chef » de la bande, se rendit compte de mon hésitation et un sourire en coin moqueur se dessina sur ses lèvres. Ce fut la seule chose dont j'eus besoin pour reprendre mes esprits et commencer ma tirade. J'optai pour une approche diplomatique afin de maîtriser mes sentiments et ne pas leur montrer qu'ils avaient réussi à me rendre folle.

« Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous faites. Vous croyez vraiment que c'est bien ? Je veux bien croire que je vous ai cherchés mais maintenant c'est bon vous me l'avez assez fait payer. Si vous continuez, je vais aller voir la police et vous dénoncer, je ne pense pas que vos parents seront très fiers de vous ! C'est comme ça que vous voulez commencer votre vie : en prison ? »

J'avais profité de leur surprise pour arriver à ce que je voulais. Cependant, cela n'eut pas vraiment

l'effet désiré. Ils se regardèrent tous les trois, puis se retournèrent vers moi me fixant avec des yeux ahuris. Puis après une bonne dizaine de secondes (qui me parurent 10 minutes), ils explosèrent de rires en me montrant du doigt. Je devins plus rouge qu'une tomate, le sang me monta à la tête. J'explosai de rage, indignée par leur réaction. Je déballai un flot de paroles inaudibles, je les traitai de tous les noms, je leur criais ma peine, ma rage, mon dégoût. Je ne savais pas vraiment ce que je racontais, je savais juste que je hurlais. Moins je voyais de regrets dans leurs yeux, plus j'en rajoutais. J'en vins à m'inventer des douleurs qui n'existaient pas pour les toucher. Mais rien à faire je ne parvenais à déceler aucun sentiment se rapprochant à des remords. Lorsque j'arrivai à court de mots, je m'arrêtai net, épuisée. Je les regardai longuement, cherchant dans leurs traits ce que j'attendais. Mais rien. Je ne sais pas combien de secondes ou de minutes s'écoulèrent avant qu'ils ne bougent. L'un s'avança vers moi lentement. Pas le premier, mais celui à sa droite. Il me fixa droit dans les yeux et tentant de se contenir pour ne pas éclater de rire, il leva la main, comme s'il allait la poser sur mon épaule pour me réconforter. Mais il l'arrêta plus bas, au niveau du bras. Il l'attrapa, le serra très fort, jusqu'à couper la circulation du sang, puis il me jeta à terre. Assise en dessous de lui, il pouvait me regarder de très haut, et comme on punit un enfant, il me dit très sévèrement :

« La prochaine fois où tu auras un problème, petite blonde écervelée, ne te mets pas à t'inventer des malheurs à tort et à travers. Et surtout n'essaie même pas de nous culpabiliser comme ça alors que c'est toi qui nous as cherchés. Est-ce que c'est clair ? (il ne me

laissa pas le temps de répondre à sa question rhétorique) mon père est flic, alors que je te vois une seule fois entrer dans les locaux du commissariat… » Il ne prit pas la peine de terminer sa phrase, me laissant deviner seule. Ils me ruèrent de coups et partirent en ricanant, apparemment satisfaits de leur répondant.

*
*  *

Je passai mes vacances dans la baie de Chesapeake, dans le Maryland.

C'était une petite baie, tranquille, dans laquelle, chaque année, de nombreuses personnes venaient s'y détendre.

Je passais toutes mes journées allongées, sous le soleil des tropiques, ce qui me permettait d'évacuer une partie du stress de mes journées de cours. Quasiment toutes mes marques avaient disparu, j'avais pu mettre mon maillot de bain deux pièces.

Pour une fois, depuis longtemps, j'avais oublié mes souffrances quotidiennes. Avec ma mère, nous avions passé nos après-midi, soit à bronzer, soit à faire du shopping, enfin ce qui s'était avéré être du « lèche-vitrines »

Comme ma mère était célibataire, toutes les deux, au bord de la mer, nous regardions les beaux jeunes hommes passer ou jouer au volley ou bien encore ceux qui se cassaient la tête en essayant la voile.

Je ne pensais plus à rien, ni au passé, ni au futur, seulement aux bons moments passés en sa compagnie.

Au mois d'août, elle me fit la surprise d'un nouveau déménagement dans la petite ville de

Trenton, à quelques kilomètres de notre ancienne habitation. On pouvait se le permettre grâce à une promotion qu'elle avait eue, désormais, elle était femme de chambre dans un hôtel de la ville.

Depuis notre emménagement empressé, elle était tout d'un coup gentille et compréhensive, ce qui était très inhabituel. Mais je me repliais sur moi-même, ne disais rien. Ainsi elle ne voyait pas mes doutes et elle pouvait être heureuse. Je faisais tout pour la satisfaire. Je trouvais qu'elle avait déjà beaucoup souffert pour que j'en rajoute. Elle n'aimait pas me savoir seule, donc, comme je n'avais pas d'amis, je m'en inventais. Je disais que je les avais rencontrés sur la plage ou en ville. Pour moi ce n'était que des fantômes, mais pour elle, c'était la preuve que j'allais bien et donc qu'elle pouvait être fière. Je ne savais pas pourquoi je mentais autant à Carla. Peut-être était-ce pour ne pas la décevoir, mais jusqu'ici cela ne m'avait jamais préoccupée. Alors pourquoi cette fois-ci je voudrais que ma mère soit fière de moi ?

Parce que je voyais qu'elle était heureuse, et ne voulais pas gâcher cette joie de vivre ? Je me devais de la respecter, de l'aimer malgré ma peine. Je m'en faisais un devoir et un conseil. C'est cette voix au fond de moi qui me le disait tout le temps.

*

*  *

Carla était dans sa chambre meublée d'un petit lit, d'une armoire et d'une minuscule table. Elle préférait laisser les meilleures choses à sa fille. Elle avait l'habitude de privilégier sa petite chérie, mais elle voyait bien que Lynda, elle, ne le remarquait pas, ce

qui la désolait tous les jours. Son petit chou était devenu égoïste malgré elle, Carla le savait. Elle avait pourtant essayé de l'élever de son mieux, mais les événements l'avaient dépassée, elle se perdait elle-même dans son monde qu'elle tentait de maintenir au mieux. Ce monde si parfait, si merveilleux, si… imaginaire en tout point, celui qu'elle avait créé sans même s'en rendre compte. Et tout ça afin de surmonter les événements apparus, entre autres, son divorce avec Matthew avait chamboulé sa vie et sa façon de voir les choses, mais surtout de les interpréter. Elle avait oublié qu'elle avait une fille, elle l'avait laissée se débrouiller toute seule, c'est à ce moment-là qu'elle supposait que Lynda était devenue comme ça. Carla faisait comme si de rien n'était, elle tentait de faire croire à sa fille, depuis le déménagement, que tout allait bien, qu'elle était heureuse. Elle pensait que cela permettrait à son enfant d'être plus tranquille et qu'elle se confierait plus à elle. Mais elle ne voyait aucun changement de sa part, au contraire, elle la trouvait plus distante, plus secrète qu'auparavant. Enfin, peut-être fallait-il lui laisser plus de temps et espérer que ce ne fût qu'une réaction passagère.

Pour penser à autre chose, elle s'allongea sur son lit, se laissa aller quelques secondes dans les nuages et prit son livre qu'elle aimait tant. Ce livre parlait de philosophie, ce qui lui permettait de trouver une façon différente de voir les choses. Elle s'évadait dans un autre monde, goûtait à d'autres horizons, oubliait ses soucis et pensait plus à rien, sauf à son livre. Elle aimait remettre son esprit à une difficulté supérieur et se concentrer sur autre chose. C'est ainsi qu'elle évacuait tout le stress de la journée. Après quelques

minutes de répit, elle posa son livre où elle l'avait pris, tira les draps sur son corps à moitié nu, ferma les yeux, réfléchit aux belles choses qui lui étaient arrivées dans toute sa vie, la liste est très courte : son premier baiser, la naissance de sa fille et ses fiançailles au début !!

Et, enfin, elle ferma son esprit afin de ne plus penser et s'endormit.

*
*  *

Cecilia préparait le dîner tout en contemplant la pièce montée confectionnée par ses seuls soins. Elle avait préparé un couscous avec de l'agneau et du poulet. Sa cuisine était petite, meublée d'une table ronde en bois massif offerte par sa mère, à sa mort, d'un meuble blanc parcouru de multiples tiroirs de toutes formes, et d'une gazinière. Elle rangeait ses ustensiles là où elle pouvait. La pièce d'à côté était tapissée de papiers peints jaunes, illuminant la salle où siégeait un congélateur, la plupart du temps vide et d'un frigo à moitié rempli de yaourts et d'aliments biologiques. Son espace favori était sa chambre, très peu meublée certes, mais décorée avec beaucoup de goût, du moins c'est ce qu'elle pensait. Cette idée la rendait heureuse. Elle aimait s'asseoir sur un coin du parquet froid, poser sa tête sur l'angle du mur, regarder autour d'elle, en admirant ses créations de meuble, après tout elle n'était pas si pauvre que ça ! Elle avait déjà vu des chambres meublées d'un seul lit et parfois même d'un seul matelas. Elle avait un canapé-lit, quelques tiroirs posés en guise d'armoire

et une petite table qui servait de bureau, celle-ci était peinte en bleu marine maculée de multiples étoiles de toutes tailles, lui faisant penser à une vie meilleure, au-delà de ce qu'elle voyait. Les tiroirs, eux, étaient en jaune avec des traits orange formant des spirales, ce qui illuminait la pièce et le lit, lui, était simplement recouvert d'un drap violet avec des personnages de dessins animés maculés dessus, rappelant, à Cecilia, son enfance. Les murs étaient d'une couleur bleu-vert, avec dessinés dessus des poissons de toutes sortes et plein d'autres animaux rappelant les fonds des océans.

La grande horloge affichait 19 heures, et Carla n'était toujours pas là, Cecilia avait l'habitude de son retard. De son côté, tout était près, la table mise, le repas servi, et le dessert aussi : sa plus grande réussite. Le son de la sonnette retentit dans toute la maison, elle accourut ouvrir la porte. Carla, vêtue de sa plus belle toilette, était sur le paillasson. Et la jeune Lynda se tenait à côté d'elle. Une bouteille de vin rouge à la main, Carla entra en saluant poliment son amie.

Elles se connaissaient depuis seulement quelques mois, quand Carla avait emménagé dans sa ville et travaillait avec elle à l'hôtel. Elles s'entendaient très bien, elles étaient devenues amies très rapidement et se voyaient régulièrement en dehors de leur travail.

Carla donna la bouteille à son amie et s'assit aux côtés de sa fille. Les deux femmes discutèrent sans se préoccuper de Lynda qui semblait s'endormir. Sa mère la ramena à la réalité :

– Eh ! Ne t'endors pas, lui dit sa mère, on passe à table, tu viens ?

– Oui, j'arrive tout de suite.

– OK ! Mais dépêche-toi.

Les deux amies se levèrent et passèrent dans la pièce adjacente. Elles ne l'attendirent pas et Cécilia fit le service. La jeune fille finit par arriver et s'assit à la dernière place autour de la petite table.

– Eh bien, tu n'es pas très bavarde, aujourd'hui ! lui confia Cécilia.

Celle-ci continua de manger, en ayant l'air de ne pas avoir entendu. Cependant, sa mère renchérit de plus belle :

– Oui, elle a raison, n'as-tu donc rien à nous faire partager ?

– Non, rétorqua-t-elle sur un ton sec.

– Pourquoi es-tu énervée, et puis…

– Oh ! Ce n'est pas grave, laisse cette petite, elle parlera quand elle le voudra, hein ! annonça son amie.

Et puis les deux femmes se remirent à parler, entre elles de plus belle.

L'hôte s'enquit des nouvelles de son amie et lui fit part des siennes tout au long de la soirée. Elle passait une merveilleuse soirée, cependant, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil furtif en direction de Lynda pour s'assurer qu'elle était toujours là.

Le dîner se termina ainsi, Carla et sa fille retournèrent chez elles vers 11 heures du soir

# 2
# Le regard des autres nous rend soit plus fort, soit vulnérable

J'étais seule dans une chambre, face à une porte. Je n'osais pas regarder derrière moi, par peur de ce qui s'y trouvait. J'entendais quelque chose gronder, le tonnerre peut-être, ou bien des rafales de vent. Je ne savais pas si je devais faire marche arrière ou ouvrir la porte et avancer. Un ange m'apparut. Il était arrivé à côté de moi, venant de je ne sais où. Il était encerclé d'un halo de lumière qui m'éblouissait. Je ne distinguais pas grand-chose, juste une grande cape blanche qui brillait de mille feux, je ne pouvais voir son visage, s'il en avait un. Il sortit une main sans couleur mais aussi lumineuse que le reste. De quelques doigts, il prit la poignée de la porte et l'ouvrit délicatement. Sans aucun bruit. Il sortit de la chambre, il volait : ses pieds ne touchaient pas le sol. À quelques mètres, il se retourna et me fit signe de le suivre. J'obéis. Lorsque je fus près de lui, il prit ma main et me souleva lentement. Il allait toujours plus haut, j'avais l'impression de n'avoir aucun poids pour lui. Je ne sais comment, nous atterrîmes dans un ciel

dénué de nuages. Il m'emmena encore plus haut. Je croyais être un oiseau. Puis, soudainement, il disparut, pendant quelques secondes je restai là sans bouger au-dessus de tout. Mais je regardai sous mes pieds et je tombai au plus bas. Ma chute ne voulait pas s'arrêter je tombais doucement, tout doucement, j'avais le temps de voir chaque chose arriver. Des nuages s'étaient formés et la pluie commençait déjà à tomber. Il me semblait que ça faisait des heures que j'étais là, seule, à tomber plus bas que ce n'était possible. Le sol ne voulait pas venir à moi, pour me laisser terminer ma course et m'écraser, enfin. C'était tout ce que je demandais. Je me rendis compte que je baissais pitoyablement les bras avant même de m'être battue. Je me ressaisis, je redressai la tête, tentai de remonter. Mais là, le sol me rattrapa. Je n'étais qu'à quelques mètres du bitume. Je fis un bond énorme dans mon lit, et poussai un cri suraigu avant de me rendre compte que je venais de rêver.

Je me levai, mes yeux étaient à peine ouverts, j'attrapai un jeans bleu décoré de perles, un tee-shirt noir avec pour seul motif un chat allongé de couleur dorée, un slip blanc et un soutien-gorge de cette même couleur. J'entassai tout ça sur mon lit, et je m'habillai avec une mollesse indéterminable. Enfin, lorsque j'eus accompli cette tâche, je m'emparai de mon peigne, et démêlai mes cheveux ondulés de la couleur du soleil, en prenant soin de passer ma main sur ceux-ci afin de ne pas les arracher avec la brosse.

Lorsque je fus fin prête, je descendis rejoindre ma mère qui se trouvait à la cuisine pour préparer le petit déjeuner : aujourd'hui, il était simplement composé de quelques tranches de bacon grillé, de céréales et d'un jus de fruits.

– J’ai des courses à faire pour le lycée, déclarai-je.

– D’accord, on pourra y aller aujourd’hui, cet après-midi je n’ai rien de prévu.

– OK va pour aujourd’hui.

L’école n’avait, pour moi, aucun intérêt. Mais maman m’avait dit et redit que je devais y aller. Étant donné que c’était elle qui avait le dernier mot, je finirais mes années de lycée que je le veuille ou non. Par la suite, j’aurais mes 18 ans, et je n’entendais pas mon avenir de l’oreille que l’entendait ma mère. Mais je n’en étais pas là, c’était encore loin. Un an, c’était long un an.

La matinée passa vite, arriva l’heure de partir au magasin. Nous nous rendîmes toutes les deux au supermarché le plus proche de la maison qui s’avérait pourtant être à dix kilomètres. Quand nous arrivâmes, les bacs de fournitures étaient déjà bien entamés. Je trouvai tout de même ce dont j’avais besoin. Après quelques minutes d’attente à une caisse, je me rendis compte qu’il manquait la seule chose que je lui avais demandé de prendre pour moi.

– Tu as pensé à prendre le dictionnaire ?

– Non, pourquoi ?

– C’est une des seules choses que je t’ai demandé de prendre maman.

– La seule chose, Lydie. *Je détestais quand elle m’appelait comme ça*. Tu m’as demandé presque toute la liste. Alors excuse-moi, j’ai oublié.

– Bon, ce n’est pas grave. Tu voudrais bien aller le chercher s’il te plaît ?

– Oui, tu n’as qu’à laisser passer quelques personnes en attendant.

– Oui, mais dépêche-toi !

Elle s'éloigna. Je la suivis du regard, comme je m'en doutais, elle se trompa de rayon. Je souris, amusée de la voir si perdue. J'avais peut-être été un peu méchante. C'est vrai que je lui en avais donné pas mal mais c'était tous ceux au même endroit. Ce n'était pourtant pas si compliqué. Je comprenais mieux l'expression « on n'est jamais mieux servi que par soi-même ». C'était presque mon tour de passer. Je regardai de l'autre côté du magasin, elle n'avait pas l'air d'arriver. Je laissai passer un couple : une femme plutôt âgée et son mari. Ils semblèrent contents de pouvoir passer devant, ça leur évitait d'attendre encore. Je leur souris gentiment malgré leur désinvolture totale. Mon tour revenait une fois de plus et ma mère ne faisait toujours pas signe de revenir. Contrainte, je laissai une famille passer cette fois-ci. J'espérais qu'ils prendraient plus de temps que les autres. Que pouvait bien faire Carla ? Elle ne trouvait pas les dictionnaires ? Il ne fallait tout de même pas tout ce temps. Elle n'était toujours pas revenue lorsque je dus laisser passer une autre famille, puis encore une autre par la suite et un couple. Je commençais à m'agacer sérieusement. J'étais sur le point de partir à sa recherche lorsqu'elle pointa le bout de son nez. Elle avait le visage tout illuminé et un sourire ne voulait plus se décoller de sa bouche. Elle marchait lentement, elle ne semblait pas du tout pressée. Se rendait-elle compte que j'attendais depuis tout à l'heure, moi ? Je la fusillai du regard pendant qu'elle fit mine de revenir sur Terre.

– Eh bien qu'y a-t-il Lynda ? me demanda-t-elle d'une voix mélodique.

– Moi rien, tu es juste partie depuis 20 minutes [*et je n'ai qu'une envie, c'est de te sauter dessus et de t'étrangler*] et que j'en ai marre d'attendre.

– Quoi ??? 20 minutes ?? Mais non, je suis partie il n'y a même pas 5 minutes, dit-elle tout en regardant sa montre qui, malgré elle, indiquait 12 h 30. Ah ! Il est déjà midi et demi ? Oh ! Je suis désolée, mais pendant que je cherchais ton dico, un homme m'a interpellée, enfin non, il ne m'a pas…

– C'est bon tais-toi, j'ai compris !

Les seules fois où elle revenait avec ce sourire béat et sans aucune notion du temps, il y avait à coup sûr un homme derrière cela. Je ne fis pas de réflexion, après tout, elle avait droit au bonheur. Et si c'était dans les bras d'un homme qu'elle y parvenait, je ne voulais pas l'en empêcher. Nous rentrâmes toutes les deux silencieusement à la maison. Une fois arrivées, elle fut prise d'une envie soudaine de faire du shopping. Il ne fallut pas longtemps pour que je cède face à ce flot de supplices et accepter sa petite sortie.

Nous parcourûmes les longs trottoirs commerciaux de Minneapolis. Elle regardait chaque vitrine avec des yeux pétillants, s'imaginant être réellement la femme parée des plus beaux habits, qui se reflétait dans les vitres. Puis elle s'arrêta devant un magasin chic de vêtements féminins. Cette fois-ci, elle ne pouvait plus se satisfaire de son reflet, elle voulait l'essayer sur elle, la robe de toutes ses convoitises. Nous y sommes entrées, sachant pertinemment que le moindre foulard serait hors de notre portée, mais le désir et l'émerveillement qui se lisaient dans ses yeux étaient irrésistibles, je ne pus donc rien lui refuser.

Pendant qu'elle admirait la robe brillante de paillettes blanches et jaunes, découpée au niveau du dos, créée par Christian Dior, encore sur le cintre, un jeune homme l'interpella :

– Elle vous irait comme un charme ! dit-il tout en prenant délicatement la robe entre ses doigts.

Je ne compris pas tout de suite le sentiment qui se dessina sur le visage de Carla. Il passa d'un rouge flambant, à un sourire enfantin, pour arriver au visage que j'avais vu le matin même. Était-ce lui, celui qui avait fait chavirer son cœur en quelques minutes ? C'était fort possible que non, et qu'elle cédait une nouvelle fois aux charmes d'un parfait inconnu.

Je me rendis compte qu'il la fixait, il attendait sûrement une réponse, je me demandais si elle allait finir par articuler quelque chose ou bien le laisser attendre encore longtemps. Mais ce fut moi qui pris la parole, un peu lasse de toute cette mascarade du chat et de la souris :

– J'en suis sûr cependant je crains que nous n'ayons pas les moyens. Désolé Monsieur… ?

– Dixon, Drew Dixon.

– Eh bien enchanté… Maman, je pense qu'on devrait y aller.

– C'est une de nos plus belles robes, certes, renchérit-il, donc son prix n'est pas accessible à tous c'est vrai.

– Vous… vous travaillez dans tous les magasins de cette ville ? Cette fois-ci, c'était ma mère qui avait enfin repris la parole.

– Non, seulement celui-là, l'autre était juste un essai.

– Ah, je vois !

– Mais essayez-la, dit-il en désignant la robe toujours dans les mains de maman, cela, au moins, ne vous coûte rien !

– Oui, c'est vrai, vous avez raison, et puis vous pourriez me donner votre avis.

Elle alla à la cabine afin d'enfiler cette magnifique robe. Il était vrai qu'elle lui allait merveilleusement bien. Je n'avais encore jamais vu ma mère dans pareille toilette. Elle avait l'air d'une princesse échappée de son époque. La couleur de la robe faisait ressortir les reflets dorés de ses cheveux et le teint mâte de sa peau. Je regardai l'homme en coin, il la dévisageait littéralement, ses lèvres avaient un air satisfait et dragueur. Il la dévorait du regard.

– Je reste sur ma position, elle ne va à personne d'autre que vous.

– Vous trouvez ? dit-elle en tentant de cacher son sourire.

– Absolument !

– Cependant, ce n'est pas elle qui va me donner l'argent nécessaire.

– Je le sais, mais j'ai peut-être une solution : nous pouvons prêter des robes pendant deux jours pour la moitié du prix de celles-ci…

Elle rigola, d'un rire jaune et gêné.

– Euh… vous savez, même la moitié de son prix n'est pas en ma possession !

– Laissez-moi terminer : je vous propose de mettre cette somme en votre possession si vous le désirez. M…

– Hein ! Mais pourquoi feriez-vous tout cela, dit-elle, émerveillée.

– Justement, j'allais y venir, je veux bien faire tout cela si vous acceptez de m'accompagner à un bal, ce soir. Ainsi vous pourrez donc porter cette robe. Qu'en dites-vous ?

– Qu'est-ce que j'en dis ? J'en dis… mais attendez un peu, c'est donc une invitation ?

– Oui, cela ne vous va pas ?

– Bien sûr que je viens avec vous, avec grand plaisir !

– Je passe vous prendre vers 8 heures !

Il disparut sur ces mots sans laisser le temps à Carla de réagir. J'étais ahurie de la façon extrêmement rapide qu'il avait conclu l'affaire et embarqué ma propre mère, je ne savais où. Était-elle si simple à draguer ? Je la regardais, cherchant le moindre indice qui me confirmerait le contraire. Mais à la vue de son sourire scotché à ses lèvres, à ses yeux pétillants de bonheur et à la couleur chaude de ses joues, je ne pouvais continuer à douter : il suffisait de quelques mots bien placés, d'un regard de côté et d'un sourire dragueur pour faire chavirer son cœur. Ne pouvant supporter ce spectacle, je la tirai par le bras en direction de la cabine. Elle m'obéit sans résistance, se laissant entraîner n'importe où. J'aurais tiré une poupée en plastique, cela m'aurait donné la même impression.

*

*  *

11 heures. Plus qu'une heure et demie et il sera là. Je redoutais ce moment depuis que ma mère me l'avait annoncé : il venait déjeuner chez nous.

Pourquoi ? Je le savais, je les connaissais que trop bien ces prétendus déjeuners à la maison. Une simple et sournoise excuse pour me le présenter. Bien entendu, amené de cette manière, je n'avais plus rien à dire et je ne pouvais protester contre une quelconque relation. Au fond, je n'avais rien de précis contre lui, si ce n'était que je ne savais pas ce qu'il comptait faire. Trop d'hommes avaient déjà profité de la naïveté de maman, alors un de plus serait un de trop. Je désirais uniquement la protéger, contre eux et contre elle-même. Cela ne faisait même pas un mois qu'ils s'étaient rencontrés, déjà il venait déjeuner chez nous. Contre mon gré, je m'occupais de la présentation de la table et du salon. « Mets-y de la bonne humeur et du plaisir » m'avait-elle demandé. Plus facile à dire qu'à faire, mais pour ne pas la contrarier, je m'y affairai sans mot dire. Je disposai une nappe blanche maculée de lys brodés, un cadeau de ma grand-mère, sur laquelle je plaçai trois assiettes plates et les couverts s'y attachant. Je pris soin de placer notre seul bouquet au centre de la table et de disperser les quelques pétales de fleurs en plastique, en guise de décoration. Je ne changeai pas grand-chose dans le salon : je déplaçai seulement le canapé pour cacher les câbles de la télé qui couvraient le sol. Je ne voyais pas comment je pouvais l'embellir plus avec le peu de matériel dont nous disposions.

Ma mère était déjà dans la salle de bains depuis une bonne demi-heure lorsque j'eus terminé ma tâche. Les odeurs qui provenaient de la dinde, dans le four, imprégnaient toute la maison. Je montai me changer. Je regardai mes placards sans rien trouver de convenable à me mettre. Et puis zut ! Convenable ou non je ne voulais pas que ce déjeuner arrive alors à

quoi bon passer des heures à chercher une tenue ? J'optai pour le premier jean qui me passa sous la main et un débardeur noir. Une fois habillée, je remontai mes cheveux en une vulgaire queue-de-cheval et j'y plaçai une petite barrette uniquement pour faire plaisir à Carla. Cinq ou dix minutes plus tard, ma mère me trouva allongée sur mon lit. Elle me rappela à l'ordre :

– Allez debout fainéante. Lève-toi ma puce, il va arriver dans trente minutes. Mais regarde-moi tes vêtements. Tu ne t'es même pas habillée ! Aller hop, debout, je t'ai acheté un petit ensemble pour l'occasion. Regarde.

Je n'en revenais pas, j'aurais dû m'en douter qu'elle me ferait tout un plat face à ma tenue peu recherchée. J'aurais même dû prévoir qu'elle m'aurait acheté quelque chose. Je jetai un bref coup d'œil à la tenue qu'elle me tendait. Je fus stupéfaite : c'était un chemisier en soie rouge, un peu trop décolleté à mon goût, et une jupe dans le même genre. Croyait-elle vraiment que j'allais mettre ça ? Combien avait-elle payé ces artifices ? Nous n'avions pas les moyens de nous permettre autant d'écart.

– Maman, tu es devenue folle ?

– Non pourquoi ?

– Je ne suis pas dupe, tu ne vas pas me dire que cela ne t'a rien coûté. Et puis ce n'est pas du tout mon genre. Je n'ai que 17 ans, pas 33 !

– Mais…

J'eus envie de m'assommer sur un mur lorsque je vis ses yeux s'embuer et ses mains trembler. Qu'avais-je donc dans la tête ? Étais-je née pour lui faire du mal ? Je ne cessais de la faire souffrir.

Pourquoi ? Je ne savais plus quoi dire. Je n'avais pas voulu la blesser, juste lui faire comprendre que c'était trop. Mais je ne savais pas parler simplement, je ne savais que critiquer. Elle ne méritait pas une fille comme moi. Elle était trop sensible, trop gentille pour avoir une fille qui ne cessait de la blesser. J'avais honte de moi.

Je ne savais plus quoi dire pour la réconforter.

– Maman, je…

– Non, ce n'est rien ma chérie c'est moi qui ai été stupide, tu as raison. Tu es très bien comme tu es. Regarde-moi la belle jeune femme que tu es devenue, et moi je veux te donner des vêtements de vieux qui t'enlaidiront plus qu'autre chose.

Je n'en pouvais plus d'entendre ce flot de regrets qui n'avait pas lieu d'être. Je voulais qu'elle arrête, qu'elle se taise. Je voulais qu'elle m'insulte, qu'elle me dise que je suis indigne, qu'elle m'oblige à porter son costume, pour lui faire plaisir. Je ravalai les larmes qui me montaient à la gorge, si je me mettais à pleurer maintenant, cela ne ferait qu'aggraver la situation. Je lui avais déjà fait trop de mal. Mais elle ne s'arrêta pas, au contraire, elle continua et rajouta :

– Je ne suis qu'une mère indigne qui fait tout de travers. Tu mérites plus que ça ma puce. Je ne connais même pas tes goûts, je ne sais pas ce que tu veux. Tu imagines, ta propre mère ne te connaît pas. Puisses-tu me pardonner un jour ? Je… je suis tellement désolée, je…

– ARRÊTE ! Maman, je t'en prie. C'est moi qui suis en tort. Cet ensemble est très beau et j'adore le rouge. Je vais le mettre pour la journée, si tu veux tu pourras me faire une coiffure. Mais je t'en prie cesse

de te culpabiliser, tu as été la meilleure des mères. Sans toi je ne serais pas ce que je suis.

– Tu es la plus extraordinaire des filles. Je t'aime tellement, Lynda.

– Moi aussi maman.

Elle me prit dans ses bras, et pour la première fois depuis longtemps, je me laissai aller dans le creux de son épaule. Je ne savais pas si j'avais parlé complètement sincèrement, mais au moins je l'avais calmée et elle ne doutait plus d'elle, c'était ce qui comptait.

Je me préparai, aidée de ma mère. Elle remonta mes cheveux en un chignon élégant et me vernit les ongles d'un blanc nacré. Je la laissai faire sans un mot. Je souris simplement lorsqu'elle m'interrogea du regard pour connaître mon avis. Par contre, lorsqu'elle entreprit de rajouter des fleurs dans mes cheveux, je fronçai les sourcils et elle se ravisa. Je la regardais me préparer, comme une enfant de 7 ans habille sa poupée : les yeux pétillants et se pinçant les lèvres lorsque le résultat lui plaisait vraiment. C'est vrai qu'elle était vraiment belle avec son sourire en coin. Elle avait de jolies fossettes qui se dessinaient et ses yeux se plissaient en amande. Je ne l'avais jamais regardée sous cet angle-là, plutôt, je n'avais jamais pris le temps de la regarder vraiment. J'avais pourtant vu sa beauté dans la robe hors de prix au magasin, mais là, c'était différent, ce n'était pas une robe qui la rendait merveilleuse, c'était elle qui l'était naturellement. Pourquoi ne l'avais-je jamais remarqué ? Je fus interrompu dans mes pensées par son rire aigu. Je me regardai dans le miroir en face de moi, et je trouvai la cause de son rire. Elle m'avait maquillée et avait légèrement débordé avec le rouge à

lèvre. Je me découvris totalement différente, elle ne m'avait pas trop grimée, juste ce qu'il fallait pour renforcer mes qualités physiques. Je ne m'attardai pas sur mon image pour ne pas déceler le seul défaut à critiquer. Nous fûmes surprises par le retentissement de la sonnerie. Maman se précipita à la porte, je la suivis plus lentement.

Elle ouvrit la porte. Il était appuyé sur le mur, vêtu d'un costume chic et coiffé élégamment. Elle lui sourit et il l'embrassa tendrement. Je détournai la tête. Elle l'invita à rentrer et me présenta :

– Lynda, ma fille, que tu as déjà vue une fois au magasin.

– Ah oui, je m'en souviens. Bonjour Mademoiselle.

– Bonjour.

Il se tourna vers ma mère, il la complimenta sur sa tenue et ils discutèrent quelques instants entre eux. J'en profitai pour aller me chercher à boire, avant de me dessécher sur place. Lorsque je revins, ils s'étaient installés autour de la table. Je les rejoignis. Maman me pria d'aller chercher le repas dans la cuisine, je m'exécutai.

Le déjeuner se déroula tranquillement. Drew me posa plusieurs questions sur mon lycée, mes amies et mes goûts. Il m'avait plutôt l'air sympa, hormis qu'il ne cessait de me dévisager, comme s'il était sûr de m'avoir déjà vue quelque part mais qu'il ne savait plus où. Il m'avait pourtant vue au magasin, mais ça avait été à peine s'il m'avait regardée. De mon côté, je les interrogeais sur leur rencontre. Je ne m'étais pas trompée lorsque j'avais soupçonné qu'il était le même homme qui l'avait retardée lorsque nous étions parties acheter mes affaires scolaires. Il étudiait chaque partie

du petit salon. Il semblait ne pas tenir en place. Il ne devait pas être habitué à pareil manque de place. Vu le costume qu'il portait, il devait plutôt être du genre à aimer le luxe et les pièces de grandes tailles. Après l'avoir observé longuement, je prêtai plus d'attention à ma mère. Celle-ci ne le quittait pas du regard. Comme si elle pensait que si elle cessait de le regarder, il disparaîtrait. Cette pensée me fit sourire.

– Qu'y a-t-il, Lynda ? m'interrogea-t-elle.

– Quoi ? Comment ça ?

– Pourquoi souris-tu ainsi ?

– Oh ! Pour rien, je pensais.

– Ah, d'accord.

Elle détourna rapidement son regard pour le reposer sur lui. Elle parut heureuse de voir qu'il n'était pas parti entre-temps. Heureusement qu'elle n'avait pas cherché à en savoir plus, j'aurais été incapable de lui expliquer que c'était son comportement qui me faisait rire. Mais alors que je pensais l'avoir échappé belle, Drew intervint :

– Et à quoi pensais-tu ?

– Euh, à rien.

– Vraiment, tu rigoles pour rien ?

– Ah non, non, je… je ne m'en souviens plus c'est tout.

– Ah bon. Tu sais, si tu ne veux pas nous faire part de tes pensées, il suffit juste de le dire, ajouta-t-il gentiment. Tu n'as pas besoin de t'inventer une excuse ridicule.

– C'est vrai, tu as raison désolée. C'est juste que ce n'est pas important et euh… c'est entre moi, et… moi !